



UNIVERSITY OF LEEDS

This is a repository copy of «*L'histoire ne pourra jamais marcher contre l'histoire*». Roland Barthes et l'antistalinisme, 1946-1953 ("History cannot go against History." Roland Barthes and anti-Stalinism, 1946-1953).

White Rose Research Online URL for this paper:
<http://eprints.whiterose.ac.uk/116294/>

Version: Accepted Version

Article:

Stafford, A (2017) «*L'histoire ne pourra jamais marcher contre l'histoire*». Roland Barthes et l'antistalinisme, 1946-1953 ("History cannot go against History." Roland Barthes and anti-Stalinism, 1946-1953). *Littérature*, 186. pp. 20-33. ISSN 0047-4800

This is an author produced version of a paper published in *Littérature* . Uploaded in accordance with the publisher's self-archiving policy.

Reuse

Items deposited in White Rose Research Online are protected by copyright, with all rights reserved unless indicated otherwise. They may be downloaded and/or printed for private study, or other acts as permitted by national copyright laws. The publisher or other rights holders may allow further reproduction and re-use of the full text version. This is indicated by the licence information on the White Rose Research Online record for the item.

Takedown

If you consider content in White Rose Research Online to be in breach of UK law, please notify us by emailing eprints@whiterose.ac.uk including the URL of the record and the reason for the withdrawal request.



eprints@whiterose.ac.uk
<https://eprints.whiterose.ac.uk/>

« L'Histoire ne pourra jamais marcher contre l'Histoire ».
Roland Barthes et l'antistalinisme, 1946-1956.

Andy Stafford, université de Leeds (UK)

[Résumé : Etant donné que l'initiation de Roland Barthes dans le marxisme de son ami « de sana » trotskiste Georges Fournié en 1946 aurait eu lieu seulement un an avant sa nomination comme lecteur de français à Bucarest, il convient de considérer l'attitude du jeune intellectuel, à cette époque charnière pour le communisme mondial, envers le stalinisme. Depuis son rejet du Jdanovisme et du « réalisme socialiste » dans « Le degré zéro de l'écriture », jusqu'à ses propos sur le mythe du stalinisme dans « Le mythe, aujourd'hui », la pensée politique de Barthes de l'après-guerre témoignait de l'influence de Fournié. Infléchi par son association avec Maurice Nadeau, son marxisme trotskisant, tout en le démarquant de la pensée de Jean-Paul Sartre, reflétait la situation lamentable de « l'opposition de gauche » dans la Guerre Froide. En considérant la formulation quelque peu déterministe de « l'Histoire ne [pouvant] marcher contre l'Histoire » que propose Barthes dans sa conférence donnée vers la fin de son séjour à Bucarest en 1948, nous considérons les parallèles avec les idées de Dionys Mascolo ainsi que les petits rapprochements avec Sartre.]

Introductions

C'est peut-être une blague embellie ces jours-ci, mais on racontait, à l'époque, que le bus du Parti Communiste Britannique – d'obédience muscovite totale – portait, en avant, comme trophée, une pioche. Pourquoi une pioche ? Pour fêter le fait que le renégat marxiste Léon Trotsky aurait été zigouillé en 1940 au Mexique par un agent, Ramon Mercader, qui a utilisé une pioche et avait été payé par Moscou suivant les ordres de Staline ! Ce petit anecdote montre à tel point le camp soviétique détestait, déteste l'Opposition de gauche menée par Trotsky pendant les années trente au sein et en dehors de l'Union soviétique et depuis¹.

La raison pour laquelle nous racontons ce petit anecdote sur les divisions amères entre le « communisme réel » et le trotskisme c'est que les enjeux politiques, intellectuels et littéraires après la Deuxième Guerre mondiale, en France comme ailleurs, sont trop faciles pour nous aujourd'hui à sous-estimer : non seulement le stalinisme a-t-il très clairement le dessus politique par rapport à l'Opposition de gauche qui essaie de maintenir le vrai marxisme après l'assassinat de Trotsky, mais aussi son homologue littéraire, le « réalisme socialiste », domine la scène littéraire de gauche prolétarienne, dans le sillage de la Guerre et même jusqu'en 1956. Citant les mémoires de Simone de Beauvoir, dans sa discussion de l'engagement littéraire de Jean-Paul Sartre et puis de Roland Barthes dans cette période, Benoît Denis souligne combien Sartre (et

¹ Moins connu c'est le fait que Mercader, d'origine espagnole, aurait appris son métier d'espion et puis d'assassin pendant la Guerre Civile en Espagne et qu'il aurait livré ses secrets d'opération à un jeune communiste homologue britannique, David Crook, qui a appliqué ses méthodes sur l'écrivain britannique George Orwell.

puis, Barthes, le suivant) acceptait que ses propres romans n'avaient pas de public, seulement des lecteurs bourgeois, et que son « public virtuel » n'était accessible que par le Parti Communiste Français, tellement les militants en France pouvaient encadrer les autres membres et sympathisants à gauche : public de gauche comme « société fermée » écrivait Sartre². C'est cette domination à gauche du stalinisme, politique et littéraire, qui est à souligner lorsque nous considérerons la critique de Barthes du « réalisme socialiste » en 1953.

En effet, presque toute la pensée marxisante de Roland Barthes – nous reviendrons à ce mot « marxisant » à la fin de notre discussion – passe par le courant politique minime, dérisoire après la Guerre, du trotskisme. On le sait très bien – et il suffit de lire la correspondance de Barthes avant et après 1946 pour le voir – que la pensée de Barthes aurait été radicalisée, lors de leur séjour ensemble en Suisse en 1945 et 1946, par un rescapé de la Guerre antifasciste d'Espagne et revenant de Buchenwald, Georges « Philippe » Fournié. Ancien typographe et autodidacte trois ans plus jeune que Barthes, Fournié aurait fait des années dans le POUM – on ne sait pas si lui et George Orwell s'y seraient rencontrés. Six ans plus tard, attrapé (avec David Rousset) par le Gestapo en 1943 – les trotskistes en France, très peu nombreux, menaient une guerre très différente du Parti Communiste Français³ – Fournié passe deux ans dans les camps nazis avant d'arriver au sanatorium de Leysin en Suisse où il rencontre une autre victime de la tuberculose, Roland Barthes. Il faut souligner que, d'origine modeste, Fournié n'aurait pas eu cette maladie, ni la vie en générale, qu'aurait eu Barthes ; n'empêche que Barthes subisse la première tragédie du siècle en perdant son père dans la Première Guerre Mondiale (je suis quelque peu surpris à ce propos que personne n'ait mentionné le fait que Barthes soit tombé malade suivant les trois moments chauds dans l'histoire du vingtième siècle en France : le putsch échoué des ligues fascistes en 1934, la guerre 1939-45 et finalement mai 68).

Malgré les différences sociales marquées entre les deux hommes, ils partagent un sens inné de la justice et avaient perdu des camarades dans la Guerre, Barthes socialiste à la lumière de Jean Jaurès, Fournié idéologue marxiste-trotskiste, et tous les deux emmurés en Suisse en 1945 loin de la Libération de l'Europe. Plus tard Barthes, en 1971, insistera sur la « souplesse » de la dialectique que lui communiquait Fournié pendant leurs discussions interminables en sanatorium en automne 1945 et hiver 1946, dialectique que Barthes avait déjà appréciée, pendant les années 30, dans les écrits et les discours publiés de Jean Jaurès⁴. Mais Barthes parlera moins de l'importance de

² B. Denis, « Les écrivains engagés et le réalisme socialiste », in *Sociétés et Représentations* 2003/1 n° 15, p. 247-259 (p. 257-259) ; nous nous référerons aussi au volume de B. Denis, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000, et surtout à son chapitre XIV, « Le reflux de l'engagement » qui discute l'intervention de Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture* (p. 285-292).

³ Voir Jacqueline Pluet-Despatin, *Les Trotskistes et la guerre 1940-44*, Paris, Anthropos, 1980 ; Yvan Craipeau, *Contre vents et marées (1938-1945). Révolutionnaires pendant la Seconde guerre mondiale*, Paris, Savelli, 1977 ; et André Calvès, *Sans bottes ni médailles. Un trotskyste breton dans la guerre*, Paris, La Brèche, 1984 ; Calvès est militant et camarade de Maurice Nadeau qui publie dans *Les Lettres nouvelles* des articles politiques en même temps que les « petites mythologies du mois » de Barthes.

⁴ Sur Fournié, voir « Réponses », l'interview avec Barthes dans *Tel Quel* n°47 (1971) et republiée dans Barthes, *Œuvres complètes* (cinq volumes établis par Éric Marty), Paris, Seuil, 2002, tome III, p. 1026 ; désormais, les références à ces cinq volumes seront désignées par l'abréviation OC, suivi du tome en chiffres romains, des pages en chiffres arabes. Sur Jaurès, voir Roland Barthes, *Album. Inédits, correspondances et varia*, édité par

Fournié pour sa future carrière. Non seulement cette dialectique « souple » imprégnera-t-elle la pensée barthésienne par rapport au « degré zéro de l'écriture » (et nous y reviendrons), mais les camarades de Fournié, d'abord et surtout Maurice Nadeau, seront d'une importance capitale pour le début de carrière de Barthes dans le journalisme de gauche. Sans Nadeau il n'y aurait pas eu de banc d'essai dans l'hebdomadaire *Combat*, entre 1947 et 1951, pour les idées sur « le degré zéro de l'écriture », la série d'articles qui a inspiré Jean Cayrol et Albert Béguin, après l'intérêt éphémère de Raymond Queneau à Gallimard, à faire entrer l'essai court (trop court pour Gallimard) dans la collection « Pierre vives » des éditions du Seuil en 1953. Et c'est toute la gauche intellectuelle non-communiste de l'après-guerre que lui ouvre son amitié d'abord avec Fournié et puis avec Nadeau. A la rue Saint-Benoît en 1949, au domicile de Marguerite Duras et de Dionys Mascolo (et pour un temps, de Robert Antelme), Barthes rencontre Edgar Morin, lui-même rescapé récent du Parti Communiste Français. L'autre nom important dans ce départ du PCF en 1949 c'est Mascolo que nous rencontrerons encore en 1956 dans la revue *Arguments* ; lui aussi était parti du PCF en 1949 et cherchait, tout comme Morin et Barthes, une voie politique et esthétique indépendante de Moscou. Les idées politiques de Mascolo aussi, dans son essai de 1953, *Le Communisme*, semblent être parallèles avec celles de Barthes dans *Mythologies*, surtout dans son marxisme filtré par Georg Lukacs, mais aussi, peut-être plus négatives (par rapport au « degré zéro de l'écriture ») dans son rejet de la poésie de certains (la vaste majorité des) poètes qui, selon Mascolo, fuyaient la responsabilité de la poésie ; et nous reviendrons plus bas à Mascolo⁵.

Il y a une ironie de l'Histoire, du sort, qui fait que seulement un an après ses discussions avec Fournié et la rédaction des deux premiers textes pour Nadeau dans *Combat* sur « le degré zéro de l'écriture », Barthes part en Roumanie pendant presque deux ans (de novembre 1947 à septembre 1949), pour devenir lecteur, bibliothécaire et finalement attaché culturel à Bucarest, c'est-à-dire dans un pays qui, à partir d'avril 1948, tombera sous le joug stalinien⁶. Ce qui suit ici donc c'est un petit survol des écrits de Barthes dans cette période dans laquelle un certain trotskisme – surtout en matière de culture, mais aussi pour une conception de l'histoire par rapport à la culture –

Éric Marty, Paris, Seuil, 2015, p. 28-30 ; et Louis-Jean Calvet, *Roland Barthes: 1915-1980*, Paris, Flammarion, 1990, p. 42-43.

⁵ Voir Martin Crowley, « Dionys Mascolo: Art, Politics, Revolt » in *Forum for Modern Language Studies* 42:2 (avril 2006), p. 139-50. Mascolo et Antelme rencontrent Vittorini et sa femme Ginetta en Italie en 1948, le premier venant de rédiger sa « Lettera a Togliatti » qui défendait la culture contre la nouvelle orthodoxie venant de Moscou ; voir l'interview rédigée par Mascolo et Morin dans *Les Lettres françaises* en 1948 (republiée dans *Lignes*, no. 33 March 1998, 25-39) et discutée par Surya, *op. cit.*, p. 202-204. Pour une discussion poussée autour du *Communisme* de Mascolo, voir la série de trois articles de Maurice Nadeau dans *Les Lettres nouvelles* n°s 8-10 (octobre-décembre 1953), p.1013-1024, p. 1173-1184, p. 1321-1332.

⁶ Sur cette période en Roumanie, voir Bela Vago « Romania », in Martin McCauley (dir), *Communist Power in Europe 1944-1949*, London, MacMillan 1977, p. 111-130 (p. 125-126). Un des trotskistes en France prééminents pendant la période 1934-1956, c'était David Korner, connu sous plusieurs pseudonymes (Barta, Albert Mathieu), né à Bucarest en 1914 et étudiant à Paris en 1932 ; il rentre en Roumanie entre 1934 et 1935 fondant, à Bucarest, le courant trotskiste Le Groupe Bolchevik-Léniniste de Roumanie ; de retour à Paris, il reste en France toute sa vie, activiste pendant l'Occupation et membre du Parti Ouvrier International qui deviendra, après sa mort, « Lutte Ouvrière » ; voir <https://www.marxists.org/francais/clt/1991-1995/CLT49-Jan-1993.pdf> (page consultée 22 janvier 2016).

risque de se montrer, c'est-à-dire pendant la dizaine d'années entre 1946-1956⁷. Ce n'est pas pour suggérer une quelconque adhésion politique de la part de Barthes dans un courant trotskiste (nous reviendrons sur la situation lamentable du trotskisme en France à cette époque). Chez lui, c'est un « communisme critique » d'intellectuel et non de militant ; Barthes à cette époque était « dissident » du marxisme, note Philippe Roger par rapport au compte rendu bilieux de 1950 par Barthes du livre de Roger Caillois sur le marxisme mondial, dans lequel Barthes défend un certain marxisme contre « le dogmatisme muscovite », comme « le chœur antique »⁸.

Barthes connaissait bien ce dogmatisme muscovite. Plusieurs inédits de 1946 et de 1947, et avant le premier article sur « le degré zéro » en août 1947, attestent son regard marxisant nouveau : « Esquisse d'une société sanatoriale » pour le sanatorium « bourgeois »⁹ ; et « L'avenir de la rhétorique » (daté printemps 1946) qui déploie non seulement la dialectique sur chaque page, mais aussi signale, tout en citant Plekhanov sur Lanson, le besoin de compléter la critique historique par une mise « en cause [de] la structure fondamentale de la société » et cite Marx par rapport à la poésie¹⁰. Ensuite, les « deux textes roumains » inédits de 1948 et 1949 montrent, dans le premier, « Chansons populaires du Paris d'aujourd'hui », un regard quelque peu michelétiste sur le « peuple », et, dans le deuxième, « Politisation de la science en Roumanie », un esprit très alerte aux déformations de la science faites par le stalinisme ; nous reviendrons plus tard à ce dernier morceau, dont une partie sera reprise « mot pour mot » (selon Tiphaine Samoyault) dans *Le degré zéro de l'écriture*¹¹.

Dans cet essai, sa première publication en livre de sa carrière, Barthes s'érige contre « l'écriture du stalinisme triomphant (celle des démocraties populaires) », tout en se référant à « une écriture proprement marxiste (de Marx et de Lénine) » et affirmant qu'« il y a certainement aussi une écriture trotskiste¹² ». Néanmoins, Barthes termine son bilan des « Écritures politiques » avec une note pessimiste ; ou bien, c'est son défi à lui-même (car Barthes est très dialectique à cette époque) de trouver une forme d'écriture qui serait non aliénée : « L'impasse de ces écritures est donc totale, elles ne peuvent renvoyer qu'à une complicité ou à une impuissance, c'est-à-dire, de toute manière, à une aliénation¹³ ». Cette aliénation de la littérature touche et aux idées staliniennes et aux conceptions littéraires et linguistiques de Sartre. Mais, comme nous le verrons, cette aliénation est expliquée par Barthes dans son analyse historique, sinon matérialiste.

⁷ Il faut souligner la persistance des idées antistaliniennes. Dans ses notes prises pendant sa visite en Chine avec *Tel Quel* en avril 1974, *Les carnets du voyage en Chine*, (Paris, Christian Bourgois, 2009), Barthes fait maintes références à l'antistalinisme et au trotskisme.

⁸ Philippe Roger, « Barthes dans les années Marx », *Communications* n°63, 1996, p. 41. Barthes n'est pas le seul à fustiger le mouvement vers la droite de Roger Caillois, Claude Lévi-Strauss le renommant « MacCaillois » pour son anticommunisme ; voir la réponse de Lévi-Strauss à la critique de ses idées par Roger Caillois, dans *La Nouvelle Nouvelle Revue Française*, mai 1955, p. 935.

⁹ Barthes, *Album*, *op. cit.*, p. 87-89.

¹⁰ *Ibid.*, p. 138, p. 145.

¹¹ *Ibid.*, p. 147-150, p. 151-154 ; Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015, p. 227 note 2.

¹² Barthes, *Le degré zéro de l'écriture* [1953], Paris, Seuil, 1972, p. 22.

¹³ *Ibid.*, p. 24.

I « Le Degré zéro » contre Sartre ?

« Il n’y aura pas d’histoire matérialiste de la littérature tant que l’on n’aura pas ramené celle-ci à l’exercice d’un langage¹⁴ ».

Nous savons que Barthes sort de la Libération, ou plutôt de son séjour à Leysin, « sartrien et marxiste », et que, tout en admirant la « responsabilité » de l’intellectuel et de l’écrivain prônée par Sartre, il aurait « marxianisé » les propos de Sartre exposés dans son essai de 1947-1948 *Qu’est-ce que la littérature ?* Cette marxianisation des idées littéraires de Sartre passe par plusieurs thèmes : d’abord, comme l’a souligné encore Philippe Roger, celui du langage et du style¹⁵. Barthes propose un regard tout matérialiste, analyse de classe, du développement de la langue française depuis le dix-septième siècle¹⁶. Cependant, dans cette analyse on n’a pas suffisamment insisté sur la nature non seulement non sartrienne de l’argument mais aussi antistalinienne. Le regard de Barthes sur l’histoire politique en Europe y est très catégorique :

Or l’idéologie bourgeoise a duré, exempte de fissure, jusqu’en 1848, sans s’ébranler le moins du monde du passage d’une Révolution qui donnait à la bourgeoisie le pouvoir politique et social, nullement le pouvoir intellectuel qu’elle détenait depuis longtemps déjà¹⁷.

Barthes répète cet argument historique important ailleurs dans *Le degré zéro de l’écriture*. Discutant dans « Écritures politiques » comment l’écriture classique française, suivant Vaugelas, « se rattach[ait] à l’exercice du pouvoir », Barthes affirme l’existence d’une écriture « proprement révolutionnaire », mais c’est « au sein même de la grande Forme classique » :

[L]a Révolution n’a pas modifié les normes de cette écriture [classique], parce que le personnel pensant restait somme toute le même et passait seulement du pouvoir intellectuel au pouvoir politique [...] [...] Les révolutionnaires n’avaient aucune raison de vouloir modifier l’écriture classique, ils ne pensaient nullement mettre en cause la nature de l’homme, encore moins son langage, et un « instrument » hérité de Voltaire, de Rousseau ou de Vauvenargues, ne pouvait leur paraître compromis¹⁸.

¹⁴ Barthes, « L’avenir de la rhétorique », dans *Album op. cit.*, p. 140, texte inédit rédigé très vraisemblablement au printemps 1946, bien avant la série d’articles de Sartre dans *Les Temps Modernes* en 1947 qui deviendront *Qu’est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

¹⁵ Philippe Roger, *Roland Barthes, roman*, Paris, Grasset, 1986, p. 47.

¹⁶ Je me permets de signaler mon chapitre sur le langage dans les toutes premières versions du « degré zéro de l’écriture » en 1947, par rapport à une « colonisation interne » que Barthes voyait à jour dans l’imposition de la langue francilienne en France, et avant et suivant la Révolution française ; voir Andy Stafford, « La ‘Francophonie’ chez soi ? Dialectique littéraire de la ‘colonisation linguistique interne’ », in Claude Coste et Daniel Lançon (dirs), *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, Paris, Honoré-Champion, 2014, p. 77-92.

¹⁷ Barthes, « Triomphe et rupture de l’écriture bourgeoise », *Combat* 9 novembre 1950, p. 4 ; remanié dans *Le degré zéro de l’écriture, op. cit.*, p. 41-45.

¹⁸ *Ibid.*, p. 19. Le « drapé extravagant » (p. 20) de la langue utilisée pendant la Révolution va depuis les mots enflés du girondin Guadet devant sa mort (cités par Barthes, *idem.*) jusqu’aux gros mots d’Hébert dans *Le Père*

C'est une analyse qui porte à confusion dans les idées littéraires de Sartre. Il semble que ce dernier ait écrit en vitesse son essai *Qu'est-ce que la littérature ?*, car il n'a pas vu les contradictions historiques dans son argument. D'une part il semble être d'accord avec l'analyse historique de Barthes citée en haut : « En face d'une noblesse ruinée, [la classe montante, la bourgeoisie], écrit Sartre, est en train d'acquiescer tout doucement la prééminence économique ; elle possède déjà l'argent, la culture, les loisirs » ; et d'autre part, il affirme le suivant : « Le triomphe politique de la bourgeoisie [...] bouleverse leur [des écrivains] condition de fond en comble et remet en question jusqu'à l'essence de la littérature¹⁹. » Pour Barthes dans « Faut-il tuer la grammaire ? » en 1947 (sa réponse aux questions soulevées par certains lecteurs de son premier article, « Le degré zéro de l'écriture »), la « victoire » de Sartre ne peut être que temporaire, car toutes les révolutions dans la langue littéraire sont « très surfaites²⁰. » Et même si Barthes propose la période autour de 1848-1851 comme le début de la fissure dans la bonne conscience des écrivains bourgeois et le début d'une modernité, toute « plurielle », de la littérature – à la différence de Georg Lukacs qui considérerait cette période comme le début du déclin du roman européen²¹ –, il semble insinuer que cette « révolution » ne fait qu'approfondir la désorientation politique de l'écrivain avec une réalisation de la pluralité de formes d'écriture possibles.

Sartre maintient un argument autre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, qui souligne la nature transparente de la langue, dotée d'une clarté, sans laquelle la langue est à « guérir »²². Cet argument de la part de Sartre l'aurait mené à des positions politico-littéraires quelque peu regrettables et parfois proches des injonctions littéraires stalinienne ; dans sa vitesse à proposer la nature transparente²³ de la langue, Sartre semble prôner une théorie quelque peu simpliste, perspective que Staline lui-même va défendre et que Barthes

Duchêne cités au tout début du *Degré zéro de l'écriture* (p. 7) ; l'idée principale de Barthes, tout michéletien, c'est que l'écriture dans la Révolution « fut comme l'entéléchie de la légende révolutionnaire », car, conclut-il, « elle [l'écriture révolutionnaire] intimidait et imposait une consécration civique du Sang. »

¹⁹ Sartre, *op. cit.*, p. 106-7 et p. 117.

²⁰ Barthes, « Faut-il tuer la grammaire ? », *Combat*, 1^{er} septembre 1947, p. 2 (remanié dans *Le degré zéro de l'écriture*, p. 41-45) ; « Le degré zéro de l'écriture » parut dans *Combat* 1^{er} août 1947, p. 2 (remanié dans *Le degré zéro de l'écriture*, p. 11-17). C'est pour cela que Barthes insiste que seuls les écrivains bourgeois puissent « sentir la compromission de l'écriture bourgeoise : l'éclatement du langage littéraire a été un fait de conscience et non de révolution », *Le degré zéro, op. cit.*, p. 53.

²¹ L'argument de Barthes concernant 1848 et la littérature qui le précède et qui le suit est à confronter à celui de Georg Lukacs. Dans *Le Roman historique* – première traduction française par Robert Saille, avec une préface de Claude-Edmonde Magny, Paris, Payot, 1965 – le marxiste hongrois regrettait la fin de Balzac et le déclin du roman « historique », qui, après 1848, entre en décadence et en évasion exotique ; tandis que Barthes semble être plus positif envers la « rupture essentielle » de la période autour de 1850 qui voit « la sécession (consommée par les journées de juin 1848) de la société en trois classes ennemies » et qui, « entraînant [...] des changements décisifs de mentalité et de conscience » chez des écrivains tels Balzac et Flaubert, « oppose leurs écritures » ; *Le degré zéro, op. cit.*, p. 44, p. 17.

²² Sartre, *op. cit.*, p. 341 : « Si les mots sont malades, c'est à nous de les guérir ». Barthes se référera, de façon implicite, à ce mot « guérir » dans « Le mythe, aujourd'hui » lorsqu'il parle de la « 'santé' possible' du langage, qui serait non dans sa clarté engageable (chère à Sartre) mais, au contraire, dans « l'arbitraire du signe qui la fonde » (OC I 838-839 note 1).

²³ Il est à noter que dans son survol magistériel du réalisme socialiste, Régine Robin intitule son troisième partie « L'obsession de la transparence » ; voir R. Robin, *Le réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986, p. 191-320

rejette dans « Le mythe aujourd'hui », argument que nous traiterons, dans la deuxième partie.

Certainement, de petits commentaires antistalinien diffèrent la conception historique et artistique de Sartre de la version stalinienne²⁴. Mais, dans sa vitesse à écarter la possibilité d'un engagement de la poésie, Sartre traite le surréalisme de « trotskisant », d'« une soupape de sûreté » ; et à Sartre, dans une note, de sembler cautionner le nouveau regard négatif de Moscou sur la « littérature bourgeoise », y compris sur le surréalisme²⁵. D'abord, il faut souligner que ce n'était pas la meilleure façon pour Sartre de se réunir, en 1948, dans le Rassemblement Démocratique Révolutionnaire (RDR), avec David Rousset et d'autres trotskistes de la *Revue Internationale* (Pierre Naville et Maurice Nadeau de premier ordre), ainsi qu'avec des marxistes non communistes et non alignés (mais aussi avec Claude Bourdet et Albert Camus de *Combat*) pour qui le surréalisme avait joué et continuait à jouer un rôle radical sinon révolutionnaire²⁶. Mais, ce qui est plus important, c'est que Sartre ne semblait pas tirer les conclusions de son affirmation (citée plus haut) quant à la montée historique de la bourgeoisie et à l'attitude contemporaine à cette « longue durée ».

Ce n'est pas simplement chez Sartre que compte cet argument sur l'arrivée au pouvoir lente de la bourgeoisie ; c'était le pied de chape du marxisme non-stalinien, endetté à la notion de « révolution permanente », dans laquelle, Trotsky, son meilleur interprète, insistait sur une histoire non-« stadialiste »²⁷. Et la notion de la « longue durée » de la montée du capitalisme, théorisée par Trotsky bien avant Fernand Braudel, est à la base de la conception historique barthésienne de l'écriture moderne. En 1924 Trotsky avait écrit ceci :

Entre, d'une part, la Renaissance et la Réforme, qui avaient pour but de créer des conditions d'existence intellectuelle et politique plus favorables pour la bourgeoisie dans la société féodale, et d'autre part la Révolution, qui transféra le pouvoir à la bourgeoisie (en France), se sont écoulés trois à quatre siècles de croissance des forces matérielles et intellectuelles de la bourgeoisie [...] : non seulement elle s'est développée matériellement au sein de la société féodale, en se liant à celle-ci de mille manières et en attirant à elle les richesses, mais elle a aussi mis de son côté l'intelligentsia, en se créant des points d'appui culturels (écoles,

²⁴ Voir Ian Birchall, *Sartre Against Stalinism*, New York/Oxford, Berghahn Books, 2004, qui souligne (p. 125) que Sartre se distançait, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, des idées stalinien de la « représentation » dans la littérature.

²⁵ *Ibid.*, p. 151, p. 296-304 ; Michel Surya, dans *La révolution rêvée. Pour une histoire des intellectuels et des œuvres révolutionnaires 1944-1956*, Paris, Fayard, 2004, traite l'« attaque » de Sartre contre le Surréalisme comme « puérite (puisque recourant à la surenchère ouvriériste) » sinon « perverse », car Sartre caractérise le Surréalisme d'« idéaliste » et de « quiétiste » même soulignant des ressemblances troublantes avec les écrits politiques de Maurras et les « *espègleries des Camelots du Roi* » (p. 299-300).

²⁶ Sur le RDR, voir Surya, *op. cit.*, p. 330-340 ; et Birchall, *op. cit.*, p. 93-112. Malgré sa conscience du peu de respect des écrivains envers Jdanov, Sartre citera, de façon favorable, la conception jdanovienne du réalisme socialiste par rapport à l'avenir, dans son discours à Léningrad en 1963, « Un bilan, un prélude », publié dans *Esprit* n°32, juillet 1964, p. 80-85 (p. 82).

²⁷ Voir à ce sujet des « stades » nécessaires et non-nécessaires, le débat en 1947 dans *Les Temps Modernes* entre d'un côté le communiste vietnamien Tran Duc Thao (dont le livre sur le matérialisme dialectique et la phénoménologie est salué par Barthes dans *Combat* en 1951, OC I 130-131) et Claude Lefort de l'autre ; Lefort, « Les Pays coloniaux », *Les Temps Modernes* mars 1947, p. 1068-1094 ; Tran Duc Thao, « Sur l'interprétation trotskyste des événements d'Indochine », *Les Temps Modernes*, juin 1947, p. 1697-1705.

universités, académies, journaux, revues), longtemps avant de prendre possession de l'Etat ouvertement²⁸.

La seule différence dans cette citation de Trotsky avec l'analyse de Barthes citée en haut dans les thèses sur « le degré zéro de l'écriture », c'est que Barthes ajoute à cette liste « d'appui culturels » celui du langage. Comme Maurice Nadeau l'explique dans une préface à cette collection d'essais de Trotsky, cette analyse matérialiste de l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie, lente, partielle et accumulatrice – à la différence de celle du socialisme, globale et immédiate – permet à Trotsky de proposer, de façon très perspicace en 1924, que (et cela sera à la différence directement opposée de Jdanov, Staline et compagnie) la politique du communisme devrait être « la liberté totale d'autodétermination dans le domaine de l'art »²⁹. Ensuite à Trotsky de différencier la naissance, lente et patiente, de la société capitaliste sous la bourgeoisie de celle de la société socialiste, qui, elle, selon lui, ne croîtrait nullement de la même façon ; puisque il n'y a pas de possibilité de socialisme dans le capitalisme (aucune analogie n'étant possible avec la manière dont la société capitaliste cuvait dans la matrice du féodalisme) – et c'est déjà une critique claire du « socialisme-dans-un-seul-pays » proclamé par Staline –, il s'ensuit que la culture sous la modernité capitaliste, selon Trotsky, ne peut être qu'une culture capitaliste, que le « Proletkult » dont Jdanov et Staline se sont nourris n'est qu'une illusion et une impasse. C'est un argument très important lorsque nous considérons le théâtre populaire qui a enthousiasmé Barthes pendant un moment.

Trotsky écrit son article critique de la notion de « culture prolétarienne » en 1924 à un moment où il aurait dû concentrer son énergie pour combattre la montée de Staline ; et l'argument touche non seulement aux questions littéraires et artistiques mais à la conception même de la Révolution³⁰. Car, à partir de son intervention au congrès des écrivains soviétiques, Andreï Jdanov (1896-1948), secrétaire général du Comité Central, cet apparatchik et « voyou culturel » de Staline (pour citer Terry Eagleton³¹), est l'architecte du « réalisme socialiste » qui a tant inspiré les Roger Garaudy et André Stil que fustigent Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*³². Entre 1947 et 1948, le PCF aurait résisté au Jdanovisme, mais dans la nouvelle période après 1948, Queneau, Michel Leiris et d'autres sont traités, suivant la ligne politique et culturelle de Moscou, de « bourgeois »³³.

Il est possible donc de ranger *Le degré zéro de l'écriture* dans le camp anti-« réaliste », et de plus anti-socialiste-réaliste ; car, dans « Écriture et

²⁸ Léon Trotsky, « La culture prolétarienne et l'art prolétarien » [1924], in *Littérature et révolution*, Paris, UGC, coll. 10/18, 1974 p. 218.

²⁹ Préface de Nadeau, dans *ibid.*, citant Trotsky, p. 19.

³⁰ Autre grande influence de Trotsky, un peu cachée : le regard politique sur la culture de la part de Barthes serait venu, non de Lukács, mais plutôt de Trotsky. Car, si Trotsky avait maintenu en 1924 (de façon ostensible très peu marxiste, mais contre l'ouvriérisme culturel de l'époque) qu'une œuvre d'art devrait être jugée seulement par ses propres catégories artistiques, on peut suggérer, de façon timide pour l'instant, que Barthes n'a fait qu'appliquer ce mot de Trotsky à sa propre forme de critique : le seul acte de jugement possible pour un texte littéraire (fictionnel, artistique), c'est une écriture « paramétrique », une critique créatrice qui « recouvre » le texte en question, c'est l'option « ménippéenne » qui consiste à créer une autre œuvre à partir de la première.

³¹ Terry Eagleton, *Marxism and Literary Theory*, Londres, Methuen, 1976, p. 38 (notre traduction).

³² Voir « Écritures politiques » dans *Le degré zéro de l'écriture*, *op. cit.*, p. 51-52.

³³ Voir Annette Lavers, *Roland Barthes: Structuralism and After*, Londres, Methuen/Harvard University Press, 1982, p. 117-118.

révolution » d'abord Barthes vante (défend aussi ?) l'écriture de Queneau désignant comment sa prose « prétend[] retrouver le langage de la Nature sociale » à la différence de « l'école naturaliste » qui abandonne « l'exigence d'une Nature verbale franchement étrangère au réel » en faveur de « paradoxalement un art mécanique qui a signifié la convention littéraire³⁴ ». Cette « école réaliste » est donc une « écriture conventionnelle » dont la valeur aux yeux de la « critique scolaire » tient « à l'évidence du travail qu'il a couté ». Citant Maupassant, Daudet et Zola comme des exemples d'auteur « sans style », Barthes décrit comment ils justifient l'Institution de la Littérature en prônant « un signe littéraire enfin détaché de son contenu » et la Littérature comme une « catégorie » qui est détachée « d'autres langages ». C'est dans cette ossification de l'écriture littéraire que certains essaient de contourner la réalité sociale dure qui témoigne d'une polarisation culturelle croissante, entre, d'un côté, « un prolétariat exclu de toute culture » et, de l'autre, « une intelligentsia qui a déjà commencé à mettre en question la Littérature elle-même³⁵. » Cette « clientèle moyenne des écoles primaires et secondaires » est pour Barthes (de façon problématique, faut-il dire) « en gros la petite bourgeoisie » qui trouve dans « une bonne part des romans commerciaux l'image privilégiée d'une Littérature qui a tous les signes éclatants et intelligibles de son identité³⁶. » Cet argument de Barthes est tout à fait dans la lignée des arguments autour du modernisme ; mais à Barthes maintenant de proposer un lien fondamental de cette écriture petite-bourgeoise avec le réalisme socialiste, qui tient à la réalité sociale déchirée mentionnée en haut (que nous retrouverons dans *Mythologies* quatre ans plus tard) et qui relève, de façon implicite, de l'argument ferme de Trotsky de 1924 (cité en haut) contre le « proletkultisme » :

Cette écriture petite-bourgeoise a été reprise par les écrivains communistes parce que, pour le moment, les normes artistiques du prolétariat ne peuvent être différentes de celles de la petite-bourgeoisie (fait d'ailleurs conforme à la doctrine), et parce que le dogme même du réalisme socialiste oblige fatalement à une écriture conventionnelle, chargée de signaler bien visiblement un contenu impuissant à s'imposer sans une forme qui l'identifie.

Incapable de poser un monde communiste global dans la littérature (et refusant de contrer la réalité quotidienne aliénée avec une science-fiction utopique, pourrions-nous ajouter), le réalisme socialiste est obligé de « jouer le jeu » (pour citer Sartre), de reproduire « la convention de l'expressivité » du « bien écrire » d'un Maupassant ou d'un Daudet :

On comprend donc le paradoxe selon lequel l'écriture communiste multiplie les signes les plus gros de la Littérature, et bien loin de rompre avec une forme, somme toute typiquement bourgeoise – du moins dans le passé – continue d'assumer sans réserve les soucis

³⁴ Barthes, *Le degré zéro*, op. cit., p. 49-50.

³⁵ *Ibid.*, p. 50-51.

³⁶ *Ibid.*, p. 51.

formels de l'art d'écrire petit-bourgeois (d'ailleurs accrédité auprès du public communiste par les rédactions de l'école primaire)³⁷.

Non seulement Barthes semble-t-il taxer le réalisme socialiste communiste de puérilité, mais aussi il souligne l'énorme ironie dans le fait que l'écriture communiste d'obéissance muscovite – à l'exception possible d'Aragon dont l'écriture est plus « dix-huitiémiste » (de Laclot à Zola) que dix-neuviémiste (Maupassant et Daudet) – n'arrive pas à dépasser une écriture bourgeoise (et son cadet, petite-bourgeoise), une forme littéraire que même les écrivains bourgeois traitent avec grande suspicion :

Peut-être y a-t-il dans cette sage écriture des révolutionnaires, le sentiment d'une impuissance à créer dès maintenant une écriture. [...] Il y a sûrement que l'idéologie stalinienne impose la terreur de toute problématique, même et surtout révolutionnaire : l'écriture bourgeoise est jugée somme toute moins dangereuse que son propre procès. Aussi les écrivains communistes sont-ils les seuls à soutenir imperturbablement une écriture bourgeoise que les écrivains bourgeois, eux, ont condamnée depuis longtemps [...] du jour même où le marxisme s'est trouvé justifié³⁸.

Pour Benoît Denis, cet argument de Barthes se termine en un paradoxe dans lequel « l'esthétique communiste [est] un art pour l'art, comparable [...] à l'écriture artiste du siècle précédent » débouchant ainsi sur une « 'préciosité' » qui devrait être le contraire du réalisme socialiste ; mais l'importance de l'argument de Barthes n'est pas du tout là³⁹. Sans le nommer, Barthes semble avoir trouvé ses critiques du réalisme socialiste à un moment relativement tardif par rapport à la gestation lente de sa théorie du « degré zéro de l'écriture⁴⁰ ». Et, dans ce cas-là, il les doit, au moins en partie, à un article important de Nadeau publié dans *Les Temps Modernes* en 1952 (article peu connu car, sans doute, caché par la dispute entre Sartre et Camus inaugurée, dans le même numéro, par Francis Jeanson) sur le discernement du Prix Staline à André Stil, dans lequel Nadeau comprend l'esthétique marxiste voulue par Stil mais rejette la forme littéraire adoptée⁴¹. La critique « formelle » que Barthes applique au réalisme

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 53.

³⁹ B. Denis, *art. cit.*, p. 256. Autre argument erroné de la part de Denis par rapport au *Degré zéro de l'écriture* affirme que, comme Sartre, Barthes soutenait que la poésie est « inengageable » (Denis, *op. cit.*, p. 286) ; tandis que Barthes, en prônant un engagement de la forme, semblait dire le contraire ; et même si Barthes aurait marginalisé la poésie dans ses analyses et ses théories ultérieures, il est néanmoins clair – les travaux actuels de Claude Coste sur le DES de Barthes (soutenu à la Sorbonne en 1941 sur les incantations et évocations dans la tragédie grecque) y aidant – que la poésie y avait une place beaucoup plus ambiguë et nuancée que n'implique l'approche de Benoît Denis.

⁴⁰ En effet, dans les neuf articles de Barthes parus dans *Combat* entre 1947 et 1951 qui vont former, en 1953, *Le degré zéro de l'écriture*, nous n'avons retrouvé aucune référence au réalisme socialiste.

⁴¹ Voir la critique de Nadeau dans *Les Temps Modernes* n° 79, mai 1952, p. 2091-2099, du romancier et journaliste communiste André Stil et de son roman *Au Château d'eau*. Pour Nadeau, le roman de Stil « veut être l'exacte représentation de la réalité, [...] éclairée, expliquée, 'démystifiée' par le marxisme », mais, selon Nadeau, Stil « ne sort même pas des cadres du roman bourgeois » (p. 2093) ; et, « tout comme le roman

socialiste par la suite dans *Le degré zéro de l'écriture* relève donc du trotskisme littéraire de Nadeau. Plutôt que le paradoxe d'une esthétique communiste qui est le contraire de « révolutionnaire » (car petit-bourgeois et passéiste) prôné par Benoît Denis, c'est l'ironie politique pour Barthes d'un parti réputé révolutionnaire en train de reprendre – et de défendre à fond – ce que même la bourgeoisie a abandonné. Ajoutée à la « société fermée » regrettée par Sartre, cette ironie est l'exemple peut-être le plus frappant dans *Le degré zéro de l'écriture* d'« un tragique de l'écriture », tragédie qui n'est que trop liée avec la puissance du « mythe Staline » que Barthes va analyser dans « Le mythe, aujourd'hui » trois ans plus tard en 1956 ; car cette « société fermée », « triomphante » à gauche selon Barthes, va de pair avec la tombée du rideau de fer dans les pays communistes, tel la Roumanie.

II Mythe et Staline

« [L]'idéologie marxiste est le meilleur instrument de leur [dirigeants de la bureaucratie soviétique] domination. [...] [S]i l'idéologie tient une place aussi importante dans la vie de la société bureaucratique, ce n'est point parce que le socialisme continue à vivre au travers de la dégénérescence, mais parce que l'aliénation a atteint un degré de perfection beaucoup plus élevé que dans un régime capitaliste classique. Plus l'homme est aliéné, plus il recourt à la mystification » – Claude Lefort (1948)⁴²

La critique barthésienne du stalinisme, inaugurée dans *Le degré zéro de l'écriture* en 1953, se durcit, trois ans plus tard, dans « Le mythe, aujourd'hui » et y reprend la critique langagière qu'il avait déployée en face des idées littéraires de Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?* quant à la nature transparente du langage. S'y référant, à maintes reprises, à l'exemple du cerisier de Marx dans *L'idéologie allemande* – et il ne faut pas négliger la date très tardive de la traduction française de ce texte de Marx (1952) – Barthes renouvelle son idée maitresse de l'opacité du langage, mais maintenant à l'aide de Saussure et de la sémiologie. Et ce sont les idées personnelles de Staline sur le langage, et les arguments de 1950 autour, qui entrent dans la visée de Barthes. A la fin de son essai « Le mythe, aujourd'hui », Barthes fait un lien très important entre langage et idéologie, en proposant que cette dernière est

catholique, le roman communiste ne peut être que d'édification » figurant « l'existence d'un bien et d'un mal » (p. 2097) ; pour Nadeau, plutôt que de la « préciosité » selon Benoît Denis, Stil y présente une écriture philistine : « L'application trop grande à parfaire les moyens d'expression devient du 'formalisme'. [...] Plus qu'un éclairer et un guide, [le romancier communiste] est le dépositaire de la loi éthique et de ses Prophètes. [...] Pour lui, la littérature ne saurait être, en aucune façon, une mise en question de quoi que ce soit, ni même [...] de la réalité. [...] [I]l se tient aux antipodes de ce que nous appelons la création artistique. » (p. 2098-2099). Essai important de Nadeau, et que Denis ne mentionne pas, sans doute puisqu'il aurait été occulté par sa proximité directe avec l'article polémique fameux de Francis Jeanson, « Albert Camus, ou l'âme révoltée », paru dans le même numéro des *Temps Modernes* en 1952 (p. 2070-2090).

⁴² Claude Lefort, « Kravchenko et le problème de l'U.R.S.S. », *Le Temps Modernes* n° 29, février 1948, p. 1490-1516 (p. 1514-1515).

inévitables « *pour le moment* » : le jdanovisme, suggère-t-il tout en le rejetant, condamne l'idéologisme « en lui opposant la réserve d'un réel inaccessible à l'idéologie, comme le langage selon Staline⁴³. »

Peu avant sa mort Staline s'est disputé dans *Pravda* avec la théorie linguistique du linguiste russe Nikolaj Marr (1865-1934)⁴⁴. Contre Marr, Staline affirme la nature transparente du langage, tout en justifiant son argument avec une assertion de fidélité, en quatre arguments, au marxisme. En premier lieu, selon Staline, la langue n'est pas une superstructure au-dessus d'une base ; second, il n'y a pas de langue de classe, seulement des langues appartenant à des peuples ; troisièmement, la langue est liée à la société, c'est un moyen de communication pour l'échange des idées, constituée par une grammaire et un vocabulaire, qui évolue sans des sauts brusques révolutionnaires, par divergence plutôt que par convergence ; finalement, écrit Staline en 1950, *Pravda* a eu raison d'ouvrir la « discussion linguistique » car Nikolaj Marr a eu tort et la domination du marrisme est négative.

Les références à ce débat dans « Le mythe, aujourd'hui » sont relativement elliptiques, Barthes se contentant de nommer Marr à côté de Paul Bénichou, de Lucien Goldmann et du « jeune » Lukacs qui ont été tous – à tort, selon Barthes – critiqués par le stalinisme⁴⁵. Et à Barthes d'asseoir ce rejet des idées de Staline dans un argument plus grand et plus politico-philosophique que simplement linguistique. Sans le nommer, Barthes semble avoir lu le recueil des quatre discours prononcés par Andréï Jdanov juste avant sa mort, entre 1947 et 1948 (le moment du séjour de Barthes en Roumanie en l'occurrence), recueil publié en 1950 par l'éditeur communiste, Les Editions sociales, et préfacé par Louis Aragon, *Sur la littérature, la philosophie et la musique*⁴⁶. Barthes avait déjà regretté, à l'exception de Brecht, en 1956 « le désert de l'art révolutionnaire, stérile depuis les débuts de l'impasse jdanovienne⁴⁷ ». Mais c'est dans « Le mythe, aujourd'hui » que Barthes s'en prend aux idées de Jdanov dans (mais sans le nommer) ce recueil préfacé par Aragon.

Tout en donnant raison à la critique par Jdanov des thèses du philosophe russe Alexandrov (qui venait de publier le premier manuel de philosophie marxiste) sur la structure et la forme, Barthes regrette néanmoins que Jdanov soit ambigu quant aux formes comme « mi-substances », mais surtout que la critique de Jdanov n'ait aucune prise sur la « vie » et donc sur sa transformation⁴⁸. Tout en affirmant l'importance du formalisme – contre les thèses résolument anti-formalistes de Jdanov évidentes, à longueurs de page, dans les quatre discours qui forment son recueil de 1950 – Barthes fait la critique du « réalisme jdanovien » en citant de façon favorable le *Saint Genet* de Sartre. Pourquoi cet essai de Sartre sur Genet tout d'un coup ? Car, si on consulte le dernier discours de Jdanov, « Sur la philosophie », on trouve dans sa conclusion une référence très négative à Sartre qui avait ouvert *Les Temps*

⁴³ OC I 867.

⁴⁴ J. Staline, « Le marxisme et les problèmes du linguistique », in *Pravda* 20 juin 1950, et puis le débat s'ensuit dans le *Pravda* du 4 juillet 1950 ; tout le débat est disponible au site suivant [consulté 11 mars 2016] : http://www.communiste-bolchevisme.net/download/Staline_Le_marxisme_et_les_problemes_de_linguistique.pdf

⁴⁵ OC I 867.

⁴⁶ Malheureusement, faute de moyens, nous avons dû en consulter la version anglaise : A. A. Zhdanov, *On Literature, Music and Philosophy*, trans. Eleanor Fox, Stella Jackson and Harold Feldt, London, Lawrence & Wishart, 1950, et qui est sans préface.

⁴⁷ Barthes, « Les tâches de la critique brechtienne » (OC II 343).

⁴⁸ OC I 825-826.

Modernes en 1946 avec sa fameuse défense du *Journal du voleur* de Jean Genet⁴⁹. Après avoir encouragé les philosophes soviétiques à ouvrir un « front idéologique » contre la philosophie occidentale et capitaliste, Jdanov n'a que dédain pour un Sartre qui prône, selon Jdanov, « des proxénètes et des criminels dépravés comme philosophes ». Pour Jdanov, c'est le « 'dernier mot' de la culture bourgeoise » ; et le fait que Genet soit « inondé d'invitations à visiter l'Amérique » n'est que signe supplémentaire de la décadence de l'Occident.

Pour Barthes dans « Le mythe, aujourd'hui », l'erreur principale de Jdanov tient à la notion d'idéologie et il utilise une approche dialectique pour taper sur le jdanovisme :

Il est vrai que l'idéologisme résout la contradiction du réel aliéné par une amputation, non par une synthèse (mais le jdanovisme, lui, ne la résout même pas) : le vin est objectivement bon, et *en même temps*, la bonté du vin est un mythe : voilà l'aporie⁵⁰.

C'est toutefois une dialectique très spéciale qu'il déploie. Tout en critiquant, en 1951, l'utilisation « amputée » de la dialectique par Jules Michelet – dans laquelle les éléments opposés ne sont pas synthétisés (comme ils le sont dans l'hégélianisme et puis le marxisme) – Barthes semble lui-même avoir subi ici l'influence de cette dialectique tronquée⁵¹.

Ainsi, si toute écriture, tout langage, est aliéné, la pensée trotskiste de Barthes de cette période passe très nettement par une dialectique souple que lui a montrée son ami de sanatorium, Georges Fournié, et que l'on pourrait caractériser même d'« hyper-dialectique⁵² ». Et cette dialectique barthésienne, à la fois souple et amputée, tient à la situation lamentable de la critique idéologique dans une société dominée par le mythe ; car, après avoir démantelé l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise dans les essais qui précèdent leur théorisation sémiologique à la fin des *Mythologies*, Barthes, sans doute déçu par le déclin d'un vrai théâtre populaire en France, caractérise la position du mythologue comme celui qui ne voit pas « la Terre promise » ; et le mythologue est en quelque sorte, obligé d'accepter l'exclusion – « l'idéologisme » – d'un métalangage. Mais cet idéologisme lui est néanmoins nettement préférable à l'abdication stalinienne.

Pour Barthes en 1956, la seule façon de sortir de « l'aporie » c'est le discours révolutionnaire, et ici il semble rejoindre les idées de Dionys Mascolo.

⁴⁹ Zhdanov, *op. cit.*, p. 76-112 (p. 109) ; la phrase que cite Jdanov n'est pas de Sartre, mais une citation du livre de Genet : « Le trahison, le vol et l'homosexualité sont les sujets essentiels de ce livre », dans *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 193, et dont un extrait est paru dans *Les Temps Modernes* n°10, en juillet 1946, p. 33-56.

⁵⁰ OC I 867-868. Barthes a sans doute oublié qu'il avait écrit ceci au début de son essai : « L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, conformément au mot d'Engels, à la coordination dialectique des sciences spéciales qui y sont engagées » (OC I 826).

⁵¹ OC I 110 (« Michelet, l'Histoire et la Mort »).

⁵² En ce qui concerne l'hyper-dialectique, il faut se rappeler le mot important de Jaurès : « Aussi notre interprétation de l'histoire sera-t-elle à la fois matérialiste avec Marx et mystique avec Michelet », paru dans l'Introduction à l'édition de 1900 de son *Histoire socialiste de la Révolution française* (p. 8). A ce titre, il est intéressant de noter que la « vaccine de la vérité » que Barthes déploiera dans *Mythologies* vient de sa lecture de Michelet, voir *Album*, *op. cit.* p. 72-73.

Participant à un double numéro des *Temps Modernes* en mai 1955 sur « La Gauche », avec d'autres marxistes orthodoxes et trotskistes (tel Jacques Danos, Marcel Gibelin, Pierre Naville et Jean Rous pour les derniers, Claude Bourdet, Victor Leduc, Gilles Martinet, Jean-Toussaint Desanti pour les premiers), Mascolo semblait arriver aux mêmes conclusions que Barthes dans « Le mythe, aujourd'hui » mais un an plus tôt (l'essai qui clôt *Mythologies* étant rédigé en été 1956)⁵³. Dans son essai, Mascolo distingue, de façon très nette, être « de gauche » de « la révolution », affirmant que « gauche ne peut qu'être opposé à révolutionnaire » et que le matérialisme montre qu'« il est impossible de constituer un humanisme des besoins : Un humanisme des besoins se résoudrait aussitôt en action révolutionnaire⁵⁴ » ; chez Barthes, en train de cerner le mythe à gauche, – mais à partir « de l'homme producteur » et non l'homme « des besoins » – une distinction similaire est offerte :

[L]e langage proprement révolutionnaire ne peut être un langage mythique. La révolution se définit comme un acte cathartique destiné à révéler la charge politique du monde : elle *fait* le monde [...]. C'est parce qu'elle produit une parole *pleinement* [...] que la révolution exclut le mythe. [...] Le mythe de gauche surgit précisément au moment où la révolution se transforme en « gauche », c'est-à-dire accepte de se masquer, de voiler son nom, de produire un méta-langage innocent et de se déformer en « Nature »⁵⁵.

Utilisant cette idée, Barthes analyse « le mythe stalinien », « un Staline sacralisé » qu'il range, par rapport au mythe bourgeois qui est « bien nourri, luisant, expansif, bavard », dans une pauvreté, dans ce qu'il appelle « une déviation » ; malgré sa vue en 1953, citée en haut, du stalinisme « triomphant », le mythe de Staline est apparemment moins puissant que celui de l'idéologie bourgeoise⁵⁶. Mais toutes les analyses dans *Mythologies* du langage qui fait la distorsion de la réalité – en Afrique sous le joug colonial français, en France dans les phénomènes considérés de la culture populaire et celle des classes moyennes françaises – puisent leur inspiration non pas chez Mascolo, mais dans son expérience en Roumanie sous le stalinisme qui est le premier exemple du langage et du mythe, d'une écriture « aliénée » pour Barthes.

Barthes fait l'expérience de très près du stalinisme en 1947 et 1949. Dans *Album* nous pouvons lire son compte rendu de 1948 sur la science en Roumanie sous la pression de Moscou⁵⁷. Considérant « les éléments invariables de tout écrit stalinien », Barthes procède alors à une petite analyse de ce langage « 'basique' du communisme » : « clichés » dont le « pouvoir incantatoire » est « destiné à imposer à la pensée critique du lecteur les automatismes souhaités », utilisant un « nominalisme [...] équivoque », de « grossières

⁵³ Dionys Mascolo, « Sur le sens et l'usage du mot 'gauche' », *Les Temps Modernes* n°s 112-113 (mai 1955), p. 1679-1697 (republié, Fécamp, Nouvelles éditions Lignes, 2011). Pour d'autres similarités entre les idées de Mascolo et de Barthes, par rapport à mai 68 cette fois-ci, voir Francis Marmande, « Langue de mai, belle de Mai », *Lignes* n° 34 (1998), p. 41-51 (p. 48).

⁵⁴ Mascolo, « Sur le sens et l'usage du mot 'gauche' », *art. cit.*, p. 1684, p. 1692.

⁵⁵ OC I 857.

⁵⁶ OC I 857-859.

⁵⁷ Barthes, « Politisation de la science en Roumanie », *art. cit.*, dans *Album*, p. 151-154.

tautologies » ; c'est le « procédé de fond de tout exposé stalinien »⁵⁸.
Finalement, Barthes souligne les campagnes staliniennes qui lancent un mot – par exemple, celui de « cosmopolitisme », la dernière campagne en 1947 des purges de Staline – qui devient « par ce procédé volontairement spectaculaire » un nouveau mot pour « le lexique de l'orthodoxie communiste »⁵⁹. Il termine sa critique antistalinienne avec une citation : « La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer », mot de Vauvenargues⁶⁰. Ce « servitude volontaire » – pour citer de la Boétie⁶¹ – se lira dans la description de Barthes dans « Le mythe, aujourd'hui » du jeune noir sur la couverture de *Paris-Match* en 1955 saluant le drapeau et dont « le zèle [...] à servir ses prétendus oppresseurs » semble lui révéler une attitude pareille⁶². Cependant la critique antistalinienne de Barthes, très orwellienne, est bien avant *Mythologies* (bien que nous ayons une prémonition dans son « esquisse d'une société sanatoriale »).

Avec Morin, à la suite du discours de « dégel » en URSS de Nikita Khrouchtchev, mais aussi à la suite des événements de Hongrie en octobre 1956 qui semblaient nier le discours de Khrouchtchev, Barthes collabore dans la fondation d'une nouvelle revue de gauche, *Arguments*, dans lequel participe aussi Dionys Mascolo. Dans une lettre à Rebeyrol (en Egypte) datée 9 décembre 1956, Barthes exprime sa peur pour son ami dans la « sinistre bouffonnerie [...] lamentable » (qui est sûrement une référence à la crise de Suez) ; cependant c'est l'invasion soviétique de la Hongrie qui lui importait plus. « Ici, évidemment, surtout dans les milieux de gauche où je suis, poursuit-il dans la même lettre à Rebeyrol, c'est la Hongrie qui a été le grand événement. Cela a étroitement secoué et cela n'est pas fini. Que d'amis déchirés et désorientés!⁶³ ». Pour Barthes, les événements dramatiques en Hongrie ne faisaient que confirmer le caractère et la persistance du caractère capitaliste du régime soviétique :

Pour moi qui ai toujours pensé que le Stalinisme était une déviation sinistre du socialisme, avec lequel le socialisme même ne devait composer que sous les conditions très précises, cela n'a pu que me confirmer dans mon pessimisme ; je crois que le socialisme est très malade et je ne vois pas comment il pourra subsister entre ces deux capitalismes massifs, l'un l'Etat, l'autre occidental-américain, qui l'entourent. Il y a maintenant des guerres de colonies partout. Ce qui se passe en Pologne est seul à donner l'image d'une dernière correction révolutionnaire. J'ai mal travaillé avec tout cela. Je m'y remets maintenant⁶⁴.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 153.

⁵⁹ Sur « la tautologie » et le mot « cosmopolitisme » dans « l'univers stalinien », voir *Le degré zéro de l'écriture*, *op. cit.*, p. 21 ; voir aussi Jerzy W. Borejsza, « Staline et le cosmopolitisme », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 108, octobre-décembre 2010, p.113-126.

⁶⁰ Barthes, « Politisation de la science en Roumanie », *art. cit.*, p. 154.

⁶¹ Voir Etienne de la Boétie, *De la servitude volontaire, ou le Contr'un*, essai publié en 1574, pour la référence à laquelle je tiens à remercier Claude Coste.

⁶² OC I 830 (« Le mythe, aujourd'hui »).

⁶³ Barthes, *Album op. cit.*, p. 97.

⁶⁴ *Ibid.*; voir aussi la lettre à Michel Butor du même moment qui montre un Barthes très perspicace quant à la nature politique, sociale et économique de l'URSS, surtout dans son penchant vers une théorie très rare à cette époque qui désigne l'URSS comme un capitalisme d'état, *ibid.*, p. 179.

III Théâtre populaire ?

Tout ceci alors rend très problématique le travail de Barthes, à partir de 1953, avec Robert Voisin et la revue *Théâtre Populaire*. Voisin est compagnon de route du Parti Communiste Français ; il est rescapé du mouvement culturel communiste venant de la Libération, « Travail et Culture » ; les perspectives de Voisin, y compris son soutien de Jean Vilar et du TNP, relève d'un culturalisme quelque populiste, typique en 1953 de la nostalgie pour le Front Populaire qui domine le PCF et ses alliances opportunistes avec le SFIO et d'autres modérés de la gauche française. Etre compagnon de route avec le PCF de la part de Voisin – sans doute inspiré par le rapprochement de Sartre avec le PCF entre 1952 et 1956 –, aurait dû cogner mal avec la dissidence trotskiste d'un Barthes. Et même si Brecht est du côté des formalistes dans les débats Lukacs-Benjamin-Adorno – et donc traité de manière distante par l'orthodoxie communiste – son théâtre à Berlin vante la supériorité du communisme existant. Ce n'est pas simplement les batailles que mène Barthes (avec Bernard Dort) en faveur du théâtre populaire qui cause problème pour une dissidence marxiste. C'est aussi l'épisode de *Nekrassov* de 1955, dans lequel Barthes se serait rangé du côté de la pièce de Sartre qui semble prendre parti pour Moscou contre le journalisme capitaliste occidental du moment⁶⁵. La période 1952-1956 c'est le moment ou rapprochement de Sartre avec le PCF, mais ce n'a jamais été un parti pris pour le stalinisme, plutôt une reconnaissance que l'ennemi est « chez soi »⁶⁶. Pour Marco Consolini, la défense de la pièce de Sartre par la revue *Théâtre Populaire* et par Barthes en particulier relevait d'un point de vue politique plutôt que dramatique ou théâtral⁶⁷. En effet, Barthes accepte qu'il y a des « longueurs » dans *Nekrassov* mais il préfère souligner, en citant Michelet, combien il a « mal à la France »⁶⁸. C'est un moment court de rapprochement avec Sartre ; et si c'est Bernard Dort qui mène l'interview avec Sartre dans *Théâtre Populaire* en septembre 1955, c'est pourtant Barthes qui est invité par

⁶⁵ Voir Roger, *art. cit.*, p. 45-47. Pour un regard trotskiste sur Sartre à l'époque de *Nekrassov* voir les deux articles de Pierre Naville paru dans *France-Observateur* en mars et avril 1956, « Les mésaventures de Nékrassov » et « Les nouvelles mésaventures de J.-P. Sartre », republiés dans Naville, *La révolution et les intellectuels*, Paris, Gallimard, 1975, p. 130-147.

⁶⁶ Voir Birchall, *op. cit.*, p. 133-143.

⁶⁷ Voir Marco Consolini, *Théâtre Populaire, 1953-1964. Histoire d'une revue engagée*, Paris, Seuil/IMEC, 1998, p. 80-84 ; et Barthes, « *Nekrassov* juge de sa critique », *Théâtre Populaire* n°14, juillet/août 1955, p. 67-72 (OC I 599-604). Selon Birchall, *op. cit.*, p. 140, *Nekrassov* est très rare dans l'œuvre théâtrale de Sartre car satirique et humoristique, et la mise en scène en 1955 avait la mérite, grâce aux encouragements du PCF, d'attirer des ouvriers des usines et des travailleurs de la banlieue parisienne, ce qui aurait plu aussi aux animateurs de la revue *Théâtre Populaire* tel Barthes qui insistent sur l'importance de la sociologie des spectateurs dans le mouvement de théâtre populaire ; qui plus est, malgré sa cible anti-occidentale, la pièce n'est pas privée d'ambiguïtés envers la presse et la société russes de l'époque (*ibid.*, p. 140-141).

⁶⁸ *Ibid.*, p. 72, mot de Michelet qu'il avait déjà cité dans une lettre à Philippe Rebeyrol de juillet 1945 depuis le sanatorium de Leysin en Suisse et dans un contexte très différent où il regrettait les attitudes en Suisse et son absence de la France, voir Barthes, *Album op. cit.*, p. 48. Birchall, *op. cit.*, p. 141-142, a raison de nous rappeler que le fameux mot « Il ne faut pas désespérer Billancourt » attribué à Sartre comme exemple de son stalinisme était en fait un mot de Véronique dans *Nekrassov* abusivement attribué par Jean Kanapa, important idéologue stalinien de l'époque, aux idées politiques de Sartre lui-même.

Sartre, en décembre 1955, à tenir la page de théâtre dans *Les Temps Modernes*⁶⁹. Mais l'écart est maintenant plus grand avec Sartre.

Si Barthes pensait langage et Sartre public dans leurs divergences littéraires des années quarante, dans la deuxième moitié des années 50 Barthes se démarqua autrement de Sartre. Où Sartre commence à approfondir son marxisme à partir de 1956, surtout par rapport à la dialectique, Barthes pour sa part commence à flirter avec une critique historique plus rigoureusement formaliste ; tout en citant « le *Saint Genet* de Sartre » comme exemple « d'une critique totale [...] à la fois formelle et historique », Barthes lance, dans « Le mythe, aujourd'hui », un travail intellectuel et politique tout à fait ancré sur la mythologie et la sémiologie, à tel point que lorsqu'en juin 1959 Mascolo sollicitera son opinion sur comment combattre le nouveau régime du Général de Gaulle installé depuis la nouvelle Cinquième République en mai 1958, Barthes souligne que « la contestation intellectuelle » avait été « bien plus dirigée contre le régime stalinien que contre le régime bourgeois » et propose « une sorte de Bureau d'information mythologique » qui (à l'instar des surréalistes des années vingt) devrait « substituer [...] l'acte intellectuel à l'acte politique »⁷⁰.

S'il ne s'agit pas ici de la dépolitisation qu'avait regrettée Barthes dans « Le mythe, aujourd'hui » trois ans plus tôt, on peut néanmoins détecter en 1959 un certain retrait par rapport à la politique. Toute l'expérience du théâtre populaire pour Barthes lui aurait coûté beaucoup en ce qui concerne ses idées politiques. L'idée – l'illusion, dirait Trotsky – d'une « culture populaire » sous le capitalisme, dans une société déchirée par la classe sociale, entre 1953 et 1956, s'avérera être une source de démoralisation pour Barthes. C'est ce qui renforce son point de vue de ne considérer la culture des masses que comme une culture (petite-) bourgeoise ; et ce n'est pas seulement la bourgeoisie qui gagne, qui a le dessus dans les luttes idéologiques, qui bénéficie de l'« embourgeoisement » de la classe ouvrière, c'est aussi les Garaudy, les Stil, les Jdanov, tous ceux qui, du côté de la gauche communiste, n'arrivent pas à se débarrasser « du bon sens ».

Dans sa portée sociologique et puis idéologique et sémiologique, la culture populaire est le thème principal de la majorité des écrits de Barthes des années 40 et 50 – depuis « l'homme populaire » du « degré zéro de l'écriture », qui est « exclu » du langage bourgeois (français) standardisé au XVIIe siècle, passant par l'historiographie populaire et populiste de l'historien français du dix-neuvième siècle Jules Michelet, jusqu'aux activités (revue, articles, critiques, interviews) dans le théâtre populaire (contrasté avec l'esthétique petite bourgeoise des « Folies-Bergère ») ; mais cette culture populaire ne va pas du tout avec « la littérature en marche » vantée par *Les Lettres nouvelles*, ni par les prises de positions (moins durcies que celles en faveur du brechtisme) pour le nouveau roman d'un Robbe-Grillet, d'un Cayrol ou d'un Butor. À partir des *Mythologies*, et surtout son essai organisateur « Le mythe, aujourd'hui », Barthes est de plus en plus convaincu qu'une culture spécifique au peuple n'est guère possible, surtout dans le nouveau monde médiatique de l'après-guerre. Son expérience, en général mauvaise, dans le mouvement du théâtre populaire entre 1953 et 1960, sa participation active et militante (conférences, colloques, réunions) dans l'association nationale qui soutenait les efforts de l'acteur Jean

⁶⁹ Voir « Jean-Paul Sartre nous parle de théâtre », *Théâtre Populaire* n°15, septembre/octobre 1955, p. 1-9 ; la réponse de Barthes dans une lettre à Sartre (datée 7 décembre 1955) qui décline l'invitation est reproduite dans Samoyault, *op. cit.*, p. 273.

⁷⁰ Barthes, « Sur le régime du général de Gaulle » [1959], OC I 984-986 (985-986).

Vilar pour amener une communion sérieuse dramatique au peuple, les « Amis du Théâtre Populaire », laisse Barthes quelque peu cynique quant aux possibilités d'une vraie culture propre au peuple.

Son scepticisme est tout à fait dans la lignée du révolutionnaire russe Léon Trotsky, qui, en 1924, avait refusé l'analogie historique entre la naissance de la culture bourgeoise et capitaliste au sein du féodalisme d'une part (argument de la « longue durée » repris par Barthes dans « le degré zéro de l'écriture », comme nous l'avons vu en haut), avec, d'autre part, l'existence d'une culture socialiste et populaire au sein du capitalisme moderne⁷¹. Tout comme Trotsky aussi, Barthes voyait l'importance sociale d'une nouvelle classe sociale, ou sous-classe : la petite bourgeoisie. Si la lutte des classes des années trente avait cédé le pas, après la Guerre, à la promotion de soi individuelle, à l'« embourgeoisement » de la classe ouvrière en Europe, c'est en partie à cause de la montée rapide des valeurs de la classe sociale intermédiaire entre le Capital et le Travail, celles des artisans, commerçants et contremaîtres représentés politiquement aux années 50 par Pierre Poujade et son « Union démocratique des commerçants et de artisans »⁷². L'argument politique, social et culturel dans *Mythologies* soutient, de façon consistante, l'idée que les médias (presse, cinéma, photographie, musique, théâtre) sont dominés par une attitude individualiste liée à l'aspiration sociale, traditionaliste et souvent xénophobe, à laquelle le « mythe » n'a aucun mal à s'attacher ; c'est un point de vue que Barthes aurait pu glaner dans les arguments de Claude Lefort et de la revue *Socialisme ou Barbarie* déployés dans les pages des *Temps Modernes* en 1948⁷³. En effet, l'antistalinisme de Barthes est à ranger, depuis son attitude « marxisante » sur le langage jusqu'à sa critique du réalisme socialiste, dans ce que Perry Anderson a appelé le marxisme « occidental⁷⁴ » : soucieux du culturalisme politique (pour Barthes, la domination par la culture petite bourgeoise), des distorsions idéologiques opérées par cette idéologie des classes moyennes hégémonique, mais en même temps, à la différence de Mascolo (comme de Maurice Blanchot), moins pessimiste, sinon optimiste, quant à l'acte intellectuel (ou de recherche ou d'essayisme), à la créativité littéraire, à l'autonomie de l'écriture.

⁷¹ L'argument ferme de Trotsky visait le *proletkult* dans le jeune Union Soviétique des années 20, qui, avant Staline, proclamait la culture des prolétaires comme un fait accompli une fois le capitalisme renversé et qui, par conséquent, tendait (tout comme les Maoïstes de la fin des années 1960 en France) à proposer « une année zéro » de la culture soviétique, ce qui aurait renié tout ce qui la précédait, surtout si c'était de caractère bourgeoise ou capitaliste ; voir Trotsky, *art. cit.*.

⁷² Voir la note en bas de la page dans *Mythologies* dans laquelle Barthes propose que la nouvelle fracture sociale globale ne soit plus la lutte entre les classes, mais celle entre les colonisés contre les empires occidentaux (OC I 859).

⁷³ Proche des idées de Barthes sur la petite bourgeoisie, mais certainement inconnues de sa part, ce sont des thèses du marxiste trinidadien C.L.R. James à la fin des années quarante (qui ont exercé une influence importante sur la pensée de Cornelius Castoriadis et de Claude Lefort et dont les écrits des années 1940 paraissaient dans *Les Temps Modernes*) ; pour James, selon Daniel Bensaïd, « [l]a petite bourgeoisie à l'époque du capitalisme d'état constituait la base sociale du stalinisme », mais qui était un phénomène des deux côtés du Rideau de Fer, « une tendance universelle répondant à la nouvelle organisation de la production et à la convergence tendancielle des systèmes sociaux de l'Est et de l'Ouest » ; voir D. Bensaïd, *Les Trotskysmes*, Paris, PUF, 2002 p. 67-68 ; voir aussi C.L.R. James, *Notes on Dialectics. Hegel-Marx-Lenin* [1948], Londres, Allison & Busby, 1980, p. 182.

⁷⁴ Perry Anderson, *Sur le marxisme occidental*, traduction de Dominique Letellier et Serge Niémetz, Paris, François Maspero, 1977.

Tout ce qui reste alors de la dissidence marxisante de Barthes, à partir de la deuxième moitié des années 50, c'est une radicalisation de l'idée de Trotsky que l'art doit être jugé selon les règles de l'art. Pour Barthes désormais, c'est la recherche d'un essayisme radical, libre, autonome, dans lequel l'option « bâtarde », quelque part entre écrivain et écrivain, va guider⁷⁵. A la place du mot que Barthes cite dans un discours désespéré à Bucarest en 1948, accompagné de la musique de Gluck, avant son départ rapide suivant l'arrivée du stalinisme en Roumanie – que « l'Histoire ne peut pas marcher contre l'Histoire » selon le mot de Barthes dans un déterminisme et un téléologisme historique typique du trotskisme de l'époque⁷⁶ – nous pourrions substituer un autre mot de Barthes, dans son texte inédit de 1946 « L'avenir de la rhétorique » : « On ne peut à la fois vouloir tout soumettre à l'Histoire, et prétendre, soi, la dominer⁷⁷. »

⁷⁵ Si nous devrions considérer cette première période des écrits de Barthes (1946-1956) comme marxien plutôt que marxiste – car Roger, *art. cit.*, p. 42-43 note, souligne que la « division » des classes dans *Le degré zéro de l'écriture* n'est pas la « lutte » des classes (analyse marxienne répétée par Barthes en 1971 dans « La paix culturelle », OC III 880-884) – il faut néanmoins considérer la description positive par Barthes en 1951 des « luttes de classe » de Marx comme un « hypo-phénomène » qui résout la contradiction de l'ordre et de la continuité dans l'Histoire (OC I 136, « A propos d'une métaphore (Le marxisme est-il une 'Église' ?) »).

⁷⁶ Mot de Barthes cité par Calvet, *op. cit.*, p. 117. Sur le déterminisme historique typique du trotskisme de l'après la Guerre, voir Roger, *op. cit.*, p. 314. C'est encore C.L.R. James qui témoigne de ce fatalisme quant au stalinisme en 1948, lorsqu'il désigne le stalinisme, suivant sa lecture de Hegel, comme « un obstacle cruel » mais « comme une partie du processus » ; James, *Notes on Dialectics*, *op. cit.*, p. 65.

⁷⁷ Barthes, *Album*, *op. cit.*, p. 138.